

MICHON, Jacques, dir., *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle, II : Le temps des éditeurs, 1940-1959* (Montréal, Éditions Fides, 2004), 538 p.

Sophie Marcotte

Volume 58, numéro 3, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/011633ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/011633ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marcotte, S. (2005). Compte rendu de [MICHON, Jacques, dir., *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle, II : Le temps des éditeurs, 1940-1959* (Montréal, Éditions Fides, 2004), 538 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 58(3), 431–434. <https://doi.org/10.7202/011633ar>

(comme le Peter Morris ou le Michel Coulombe-Marcel Jean), sans parler d'ouvrages francophones dont on s'explique mal l'absence (on peut penser aux monographies de Michel Coulombe sur Carle, de Paul Warren sur Perrault, d'Yvan Lamonde sur les statistiques du cinéma québécois ou de Jocelyne Denault sur les femmes cinéastes) en raison de la qualité de l'information qu'on y retrouve. On se serait attendu à plus d'exhaustivité en la matière. En résumé, il s'agit là d'un ouvrage d'envergure clairement construit et agréable à lire, très complet et d'un réel intérêt pour comprendre les deux cinémas nationaux, distincts et complémentaires, que l'auteur regroupe sous l'appellation de cinéma canadien.

PIERRE VÉRONNEAU  
Cinémathèque québécoise

MICHON, Jacques, dir., *Histoire de l'édition littéraire au Québec au xx<sup>e</sup> siècle, II: Le temps des éditeurs, 1940-1959* (Montréal, Éditions Fides, 2004), 538 p.

Jacques Michon et ses collaborateurs du GRÉLQ (Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec, Département des lettres et communications, Université de Sherbrooke) proposent le deuxième volume de *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle* intitulé *Le temps des éditeurs, 1940-1959*, cinq ans après la parution du premier volume (*La naissance de l'éditeur, 1930-1939*) de la série.

*Le temps des éditeurs* est composé de onze chapitres – Les nouveaux éditeurs, Les mutations du marché, L'imprimeur-éditeur à la croisée des chemins, Beauchemin, entre littérature et commerce, L'édition des communautés religieuses, Les collections pour la jeunesse, L'édition de poésie, Essor et déclin des collections populaires, Les clubs du livre, Promotion et distribution du livre et Le contrôle du livre et de la lecture – de sept annexes contenant des extraits de documents officiels permettant de mieux saisir les enjeux évoqués dans l'étude, d'une bibliographie exhaustive, ainsi que d'un index des noms propres et des maisons d'édition et périodiques.

Ce sont surtout les libraires, les écrivains et la presse qui soutiennent l'édition littéraire au début du xx<sup>e</sup> siècle, comme il a été clairement démontré dans *La naissance de l'éditeur*. S'il a fallu attendre les années 1920 pour que des maisons d'édition de premier plan apparaissent sur la scène canadienne-française, ce n'est qu'à partir des années 1940 que les activités des éditeurs auront des répercussions à l'échelle internationale. Des éditeurs

*culturels* comme Bernard Valiquette, l'Arbre et Fides prendront le relais de l'édition européenne durant la guerre en publiant les œuvres d'auteurs d'outre-mer comme Malraux, Saint-Exupéry, Baudelaire, Proust, Gide et Flaubert. Or ils profitent de cette lancée pour promouvoir la littérature canadienne-française, surtout après 1943. On note alors la parution de livres qui seront rapidement considérés comme des classiques de la littérature locale, tels *Les îles de la nuit* d'Alain Grandbois, publié chez Lucien Parizeau en 1944, et *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, publié aux Éditions Pascal en 1945. Les éditeurs se permettent enfin de participer aux débats idéologiques qui animent la société, notamment en publiant des revues – par exemple, *La nouvelle relève*, aux Éditions de l'Arbre, et *Gant du ciel*, chez Fides – et des essais sur l'actualité géopolitique. C'est par ailleurs à la même époque que les éditeurs vont créer des associations « afin de réglementer leurs pratiques », comme la Société des éditeurs canadiens du livre français qui voit le jour en 1943.

Si plusieurs maisons d'édition éprouvent de sérieuses difficultés au lendemain de la guerre, au point de devoir fermer leurs portes, l'activité éditoriale et l'industrie du livre ne se voient pas complètement anéanties. D'autres instances, comme les imprimeurs-éditeurs (Éditions Marquis, Thérien Frères, Belisle et Imprimerie Saint-Joseph) et les libraires grossistes, Beauchemin en tête, prennent alors le relais.

Beauchemin représente d'ailleurs l'entreprise la plus importante de l'industrie du livre au Québec dans la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle, couvrant même, dans les années 1940, « tous les secteurs de la chaîne du livre » : l'imprimerie, la librairie, l'édition et la publication de périodiques. L'efficacité de Beauchemin dépend en grande partie de son réseau de distribution et des liens que la maison entretient avec les institutions d'enseignement.

Les maisons d'édition fondées par les communautés religieuses profitent quant à elles de la hausse de la demande pour les ouvrages destinés à la jeunesse. Cette production permet notamment d'assurer la transmission des valeurs chrétiennes au jeune lectorat. Chez ces éditeurs, dont les Éditions du Lévrier, les Éditions de l'Atelier et l'Apostolat de la Presse, peu de place est ainsi laissée à la littérature.

Certains facteurs contribuent à l'essor des collections pour la jeunesse. Dans les années 1940 et 1950 est créé un important réseau de bibliothèques scolaires et municipales. C'est également à cette époque qu'est adoptée la loi sur la scolarité obligatoire et qu'on assiste à une réforme fondamentale des programmes d'enseignement. Les éditeurs profitent de

ces bouleversements sociopolitiques pour publier des ouvrages d'ici, mais aussi d'Europe et des États-Unis. La librairie générale d'Eugène Achard, par exemple, spécialisée dans les publications destinées au jeune public, veut, par sa politique éditoriale, « contribuer à [...] faire [des jeunes] de bons citoyens, des patriotes conscients de leur responsabilité ».

À la fin des années 1940 apparaissent les maisons d'édition spécialisées dans la publication de poésie qui était, jusque-là, publiée dans les maisons d'édition de littérature « générale ». Or après la guerre s'organisent des structures indépendantes des grandes maisons d'édition qui vont privilégier une fabrication plus artisanale et des tirages moins imposants. Michon fait remarquer que l'émergence de ces maisons spécialisées (Les cahiers de la file indienne, les Éditions Erta, L'Hexagone, etc.) constitue une étape déterminante dans le « processus d'autonomisation de la littérature québécoise ».

L'édition au Québec subit aussi l'influence des États-Unis dans la période de l'après-guerre. C'est ainsi que les collections populaires – livres de poche, romans en fascicules – vont connaître un essor important, jusqu'au début des années 1960. Romans d'espionnage, romans policiers, romans d'amour signés par des auteurs locaux bénéficient alors de beaucoup de popularité, permettant aux maisons d'édition de se servir des revenus qu'ils génèrent pour « financer leurs collections plus coûteuses et moins rentables ». Les clubs du livre, comme le Cercle du livre de France, filiale CLF américain, constituent un autre moyen de promouvoir la littérature locale et de diffuser la littérature étrangère.

Enfin, si le monde de l'édition connaît un essor considérable pendant et après la Deuxième Guerre mondiale, on constate rapidement la nécessité de régir les pratiques et de créer des organismes qui contribueront à la promotion du livre. La Bibliothèque nationale du Canada, fondée en 1953, et le Conseil des Arts, qui apparaît en 1957, en constituent deux exemples. C'est également dans les années 1950 que se développe le réseau de librairies, principalement en milieu urbain, et qu'on voit des entreprises européennes comme Flammarion et Larousse s'installer au Québec. Le contrôle du clergé sur le contenu des livres et sur la lecture est alors en déclin, et la censure est de plus en plus contestée dans les revues et les journaux.

*Le temps des éditeurs 1940-1959*, comme le premier volume de la série sur *l'Histoire de l'édition littéraire au Québec au xx<sup>e</sup> siècle*, deviendra rapidement un ouvrage incontournable pour qui s'intéresse à l'histoire de l'imprimé et de sa diffusion, ainsi qu'aux conditions dans lesquelles s'est développée

la littérature québécoise. Le propos, qui couvre toutes les sphères d'activité liées à l'édition, témoigne d'un souci d'érudition considérable, et est complété par des illustrations et des photos qui ont été judicieusement insérées à la fin des chapitres. Le troisième tome de la série, qui se penchera sur la période 1960-2000, devrait paraître dans quelques années et sera donc attendu avec impatience.

SOPHIE MARCOTTE  
 Département d'études françaises  
 Université Concordia

PAPINEAU, Lactance, *Journal d'un étudiant en médecine à Paris* (Montréal, Varia, coll. « Documents et biographie », 2003), 609 p. Texte établi avec introduction et notes par Georges Aubin et Renée Blanchet.

#### VOIR PARIS ET MOURIR

**J**oseph-Benjamin-Lactance Papineau, né le 4 février 1822 rue Bonsecours, à Montréal donc, est le fils de Julie Bruneau et de Louis-Joseph Papineau, député de Montréal et président de la Chambre d'Assemblée. Il a déjà un frère, Amédée, de deux ans et demi plus âgé, « qu'il passe son temps à imiter », nous précisent les éditeurs, Georges Aubin et Renée Blanchet, dans leur précieuse introduction ; Ézilda, Azélie et, bien plus tard, Gustave viendront compléter la famille. Lactance – c'est le prénom qu'il adoptera – a tout juste un an lorsque son père part pour Londres, accompagné de John Neilson, tous deux délégués pour empêcher que se réalise le projet d'union du Haut et du Bas-Canada. À neuf ans, il entre comme pensionnaire au Collège de Montréal et, deux ans plus tard, au Collège de Saint-Hyacinthe, où Amédée le rejoint. C'est l'année où il commence à étudier la philosophie qu'il entreprend la rédaction de son journal. Le Bas-Canada alors est en pleine ébullition, les 92 résolutions sont votées à Québec, et les Patriotes, menés par leur chef Louis-Joseph Papineau, en viennent aux armes. Mais le triomphe de Saint-Denis sera bref, et la répression, terrible. Louis-Joseph et Amédée, comme d'autres, sont exilés aux États-Unis, et c'est dans la tristesse et l'angoisse que Lactance finit ses études. Son grand-père, le notaire Joseph Papineau, l'emmène alors à Saratoga, où il retrouve sa famille. Nous sommes en 1838, les Patriotes viennent de se soulever une seconde fois, mais en vain : huit cents d'entre eux seront emprisonnés, certains déportés, et huit, pendus au Pied-du-Courant. Le gouvernement américain refusant de soutenir leur cause, Papineau père se tourne vers